

E. SAGLIO

---

# P O L Y P H È M E

---

[Extrait de la *Gazette archéologique* de 1887.]

---

PARIS

A. LÉVY, ÉDITEUR, 13, RUE LAFAYETTE

—  
1887



## POLYPHÈME

---

Le vase dont la peinture est reproduite sur notre planche I est entré au Musée du Louvre en 1862 avec la collection Campana. Il porte le numéro 954 du catalogue italien rédigé à Rome avant la vente de la collection et son transport à Paris ; il est resté jusqu'à ce jour inédit.

C'est une *amphora* à embouchure en forme de trèfle, couverte d'un vernis noir terne et inégalement étendu. Aucune peinture n'en décore la partie postérieure ; l'anse, qui se relève au dessus de l'ouverture, se rattache à la panse sans aucun ornement. Le sujet peint sur le devant couvre un peu plus de la moitié de la circonférence. Il est encadré sur les côtés par une double bande de feuilles de lierre ; en haut, par un ornement imitant des cannelures alternativement rouges et noires, séparées par des filets noirs.

Les figures se détachent en noir sur le fond rouge. A droite, un homme de taille gigantesque, Polyphème, vu de profil, est à demi couché. L'une de ses jambes est allongée ; il relève l'autre et appuie sa main droite sur son genou plié ; il est accoudé sur son bras gauche, à la manière des personnages représentés dans les scènes de repas, le buste se redresse, la tête est droite. Les cheveux, qui retombent derrière le cou, et la barbe, qui est fort longue, sont arrangés avec soin ; une étroite bandelette, devenue presque invisible, entoure la tête ; une autre, détail plus rare, enserme la barbe à l'endroit où elle est le plus épaisse.



L'œil gauche, que l'on peut seul voir, est fermé et n'est indiqué que par le double trait qui dessine la paupière supérieure. Le géant est entièrement nu. Le bras sur lequel il s'accoude soutient une épaisse et noueuse massue. Deux hommes s'approchent de lui tenant ensemble de leurs quatre mains un long épieu, dont le bout aiguisé et brûlant est dirigé vers son front; la pointe a été durcie au feu et le peintre a représenté par des traits serrés de pinceau la fumée qui s'en échappe. Les deux hommes sont pareils de figure et de taille, et leur costume est le même; aucun signe ne peut faire reconnaître Ulysse, qui doit être le plus en avant. Ni l'un ni l'autre ne porte le bonnet pointu ou en forme d'auf, dont le héros grec est si souvent coiffé; mais tous les deux ont sur la tête un pétase dont le bord est en avant très proéminent; en regardant de très près le vase, qui a souffert surtout dans sa partie gauche, on s'aperçoit que le bord du chapeau était également prolongé en arrière. Les cheveux sont relevés en chignon et retenus par une bandelette. Le vêtement consiste en une tunique courte, serrée à la taille par une ceinture. Un bandrier, qui passe sur l'épaule droite, tient suspendue sur le côté gauche une épée; on aperçoit encore quelque chose de la poignée, presque effacée aujourd'hui, devant le premier personnage, et le fourreau dans l'intervalle qui le sépare de son compagnon. Un troisième, vêtu et armé de la même manière, tourne le dos aux deux autres; il plonge l'extrémité d'un épieu dans un brasier figuré par des traits de pinceau vivement jetés qui laissent transparaître à travers la couleur noire le fond rouge du vase. C'est par le même procédé qu'a été obtenue la coloration du bout du bois rougi qui va percer l'œil de Polyphème. Mais une teinte rouge superposée a été appliquée aux cheveux et à la barbe des trois Grecs, à la ceinture de celui qui est placé au milieu, et des points de même couleur sont semés sur le bas de la ceinture des deux autres; partout cette couleur est aujourd'hui très dégradée. Il ne reste aussi que quelques traces de la couleur blanche qui couvrait le rocher sur lequel Polyphème est étendu. De longs rameaux de lierre passent au dessus de la tête du Cyclope et remplissent le vide laissé par le dessin entre lui et ses agresseurs.

On sait comment est racontée dans l'*Odyssée* l'aventure d'Ulysse dans l'autre du Cyclope. Nous rappellerons seulement les traits de cette histoire que la peinture a reproduits. Une fois déjà, Polyphème a dévoré deux de ses compagnons, lorsque Ulysse met à exécution le plan qu'il a conçu pour les venger et se délivrer lui-même avec ceux qui lui restent<sup>1</sup>. Dans la caverne git un tronc d'olivier encore vert que le Cyclope a coupé pour lui servir d'appui quand il serait sec, grand comme le mât d'un navire à vingt avirons. Ulysse en coupe environ une brasse qu'il fait équarrir par ses compagnons; lui-même il en taille le bout en pointe et le fait passer dans le feu pour le durcir, puis il le cache dans le fumier répandu dans l'autre. Le soir venu, quand le monstre a ramené ses troupeaux et renouvelé son horrible repas, Ulysse l'enivre en lui faisant boire coup sur coup d'un vin que l'on ne pouvait supporter que mélangé d'une grande quantité

1. *Odyss.*, ix, 319 et suiv.

d'eau. Polyphème tombe saisi par le sommeil. Aussitôt Ulysse remet l'épieu au feu ; il a soin de le retirer avant qu'il ne s'enflamme ; puis, avec quatre de ses compagnons désignés par le sort, il l'enfonce dans l'œil du Cyclope...

Quatre vases, où est représenté le même sujet, étaient déjà connus. Le plus anciennement signalé<sup>1</sup> est une coupe qui, après avoir fait partie des collections Durand<sup>2</sup> et Beugnot<sup>3</sup>, est entrée au Cabinet des Antiques de la Bibliothèque Nationale. Le Cyclope y est figuré assis sur une pierre, tenant encore dans ses mains les jambes d'un des malheureux qu'il vient de mettre en pièces. Ulysse s'avance vers lui, portant avec trois de ses compagnons la tige d'olivier dont il s'est fait une arme ; il présente en même temps à Polyphème un vase plein de vin. Tous quatre sont debout, rangés à la file dans des attitudes parallèles ; ils sont nus, aussi bien que le Cyclope. La tranquillité de toutes les figures, en contraste avec le sujet, la raideur et la gaucherie du dessin ont fait croire à de savants archéologues que cette naïveté était affectée ; ils la trouvaient peu d'accord avec le style et la fabrication du vase ainsi décoré ; celui-ci appartiendrait, selon eux, non à la période archaïque de l'art, mais à celle où l'archaïsme était une recherche et une imitation<sup>4</sup>. Cette question reste douteuse. Le vase appartient à un groupe distinct encore mal connu, dont la date est certainement plus ancienne<sup>5</sup>.

La même scène est peinte avec plus de liberté, mais plus de barbarie encore sur le vase signé du nom d'Aristonophos, trouvé à Caere, conservé aujourd'hui à Rome, au Musée du Capitole<sup>6</sup>. On y voit Polyphème renversé, se redressant en appuyant une main à terre, tandis qu'il étend l'autre pour saisir la poutre qui l'a frappé. Il est nu ; les cinq Grecs qui s'avancent vers lui le sont aussi ; ils portent, suspendues derrière le dos, des épées au fourreau. Ils marchent d'un mouvement uniforme, les jambes et les bras parallèlement écartés. Le premier en avant pose un pied sur la cuisse du Cyclope ; le plus en arrière est tourné en sens inverse des autres figures et sa jambe droite levée paraît s'appuyer contre un mur, comme pour donner au coup porté à Polyphème une impulsion plus forte. Entre celui-ci et ses agresseurs, la différence de taille est à peine sensible. Derrière lui, on aperçoit un vase renversé, sans doute un des vases contenant le lait de ses brebis<sup>7</sup>, et un des clayons dans lesquels il déposait ses fromages<sup>8</sup>. Le dessin est d'une grossièreté extrême. Tout y indique un art encore très voisin de l'enfance.

On ne peut pas expliquer de même par l'antiquité de la fabrication ce qu'il y a d'étrange

1. Par le duc de Luynes, *Annales de l'Institut de correspondance archéologique*, t. p. 278 ; *Monuments inédits*, I, pl. viii, 1. La peinture a été aussi reproduite par Inghirami, *Vasi etili*, IV, 334 ; I d. *Galleria Omicron*, III, 43 ; Gargiulo, *Raccolta*, pl. lxx ; Guigniaut, *Nouv. Galerie mythol.*, n° 844 a, pl. cxxviii bis ; Panofka, *Parodieren und Karikaturen*, pl. II, 5 ; Overbeck, *Bilderwerke zur troisch. Sagenkreis.*, pl. xxxi, 4, p. 760 ; cf. Raoul Rochette, *Monum. inédits*, p. 246 ; Foerster, *Annal. de l'Institut.*, 1869, p. 139 ; Heydemann, *Annal.*, 1878, p. 230.

2. De Witte, *Cabinet Durand*, n° 416.

3. De Witte, *Collect. Beugnot*, n° 56.

4. Raoul Rochette, *Monum. inédits*, Odyssée, p. 347 ; de Witte, *Etudes sur les vases peints*, p. 64.

5. Puchstein, *Archæol. Zeitung*, 1881, pl. x-xiii. Klein, *Euphronios*, 2<sup>e</sup> éd. Vienne, 1886, p. 77.

6. *Monum. de l'Inst. arch.*, t. IX, pl. iv ; Foerster, *Annales*, 1879, p. 137 ; cf. Klein, *Euphronios*, p. 73.

7. *Olyssée*, ix, 249 ; Euripid. *Cyclop.*, v, 209.

8. *Olyss.*, ix, 246.

dans une troisième peinture du même sujet, qui entoure une amphore appartenant à l'Antiquarium de Berlin<sup>1</sup>. Les figures sont indiquées au pinceau, avec peu de précision, sans aucun trait gravé; cependant, malgré la négligence et la rapidité de l'exécution, leurs proportions sont assez exactes, les mouvements sont justes, et le style du vase et de ses ornements prouve qu'il n'est pas très ancien. On y voit deux hommes qui portent en courant une longue poutre; un troisième, plus grand, dans lequel on doit reconnaître Polyphème, atteint, non pas à la tête mais à la poitrine, tombe à la renverse, un genou en terre. Il tient dans ses mains une jambe et un bras arrachés à un malheureux placé derrière lui au milieu d'un brasier. Celui-ci vit encore, le bras qui lui reste s'agite convulsivement; plus loin, un autre homme s'enfuit précipitamment en tournant la tête vers cet affreux spectacle. Tous les personnages sont nus et sans barbe.

La quatrième peinture décore une amphore du Musée Britannique<sup>2</sup>. Elle se rapproche des précédentes par la disposition des figures, mais elle en diffère par le caractère. Moins primitive et moins barbare que le vase du Musée du Capitole, plus ancienne et d'une meilleure exécution que celle du vase de Berlin, on y voit Polyphème de taille colossale, nu, avec le corps velu, la barbe soignée, les cheveux retenus par une bandelette; il est assis, une jambe allongée, l'autre relevée; de son bras droit il a saisi et s'efforce d'arracher de son œil le tronc d'olivier qu'y ont enfoncé Ulysse et deux de ses compagnons. Ceux-ci sont vêtus et armés pareillement, à peu près comme on les voit sur l'œnochoé du Louvre. Le premier, qui est sans doute Ulysse, frappe du pied la poitrine du géant; les deux autres, soutenant l'arbre de leurs bras tendus, s'avancent en levant et pliant la jambe gauche et semblent plutôt danser que marcher.

Ce trait, qui a quelque chose de comique, peut donner à penser que l'aventure d'Ulysse chez Polyphème est ici traitée en parodie comme elle le fut de bonne heure dans les représentations dramatiques auxquelles donnaient lieu les fêtes dionysiaques. Elle se prêtait, en effet, à merveille aux conditions du drame satirique; et l'on songe tout d'abord au *Cyclope* d'Euripide, qui avait suivi la tradition d'Homère, en introduisant dans sa fable pour faire l'office du chœur la troupe des satyres de l'Hymne à Bacchus<sup>3</sup>. Euripide ne composa ses pièces que dans la seconde moitié du v<sup>e</sup> siècle, et il ne peut être question d'une influence exercée par elles sur les peintures qui nous occupent; mais d'autres avant lui avaient choisi le même sujet. Sans parler d'Aristias<sup>4</sup>, le fils de Pratinas, ni de Callias ou de Dioclès<sup>5</sup>, auteurs de drames satiriques qui avaient le même titre, de

1. Furtwängler, *Beschreibung der Vasensammlung*, n<sup>o</sup> 2223; Panofka, *Parodien und Karikaturen*. Extrait des Mémoires de l'Acad. de Berlin, 1851, pl. II, 4 et 2, p. b.

2. *Mouvements inédits de l'Institut de corresp. archéol.*, I, p. LIII; Heydemann, *Annales*, 1878, p. 227.

3. Hom. *Hymne*, IX.

4. Suidas s. v. Ἀριστίας Κόκλονος et Ἀπολλέου; Zenob.

*Proverb.* II, 16; Diogenian., II, 32; Apostol., IV, 7, etc. Voy. W. C. Kaiser, *Histor. crit. trag. Graec.*, 1845, p. 72; F.-G. Wagner, *Poet. trag. graec. fragm.*, éd. Didot, 1846, p. 17; Nauck, *Trag. graec. fragm.*, 1856, p. 363.

5. On n'a que quelques vers isolés des *Cyclopes*, pièce attribuée tour à tour à l'un ou à l'autre de ces deux poètes, *Poet. comic. fragm.*, éd. Didot, p. 280.

Cratinus qui avait mis à la scène une comédie appelée *les Ulysses*, parodie<sup>1</sup> du xi<sup>e</sup> chant de l'Odyssée, tous contemporains d'Euripide ou l'ayant devancé de peu, il est permis de croire que, avant même la naissance du drame satirique, les auteurs des dithyrambes avaient dû être tentés par le sujet légendaire qui se prêtait naturellement à ce genre de compositions.

Il n'est donc pas impossible qu'un spectacle si populaire, goûté chez tous les peuples grecs, ait exercé, dès la première partie du v<sup>e</sup> siècle et même dès le vi<sup>e</sup>, quelque chose de l'influence du théâtre, qui est marquée par la suite dans la peinture des vases à figures rouges. Mais ce point de vue ne doit être indiqué qu'avec discrétion et il faut bien se garder de voir, comme a fait Panofka<sup>2</sup>, des parodies ou de véritables caricatures, non seulement dans l'amphore décrite plus haut du Musée de Berlin, mais dans la plupart des autres monuments antiques qu'il a réunis à celui-là dans sa dissertation intitulée *Parodien und Karikaturen*.

Je laisse de côté d'autres vases peints où l'on voit Polyphème assis sur le sol et endormi, au moment où Ulysse s'échappe couché sous le bélier auquel il s'est attaché<sup>3</sup> ou adressant la parole au conducteur du troupeau<sup>4</sup>.

La peinture que reproduit notre planche se distingue de toutes les autres par son caractère de naïveté sérieuse, exempte d'affectation en même temps que de négligence. La composition est harmonieuse et remplit bien son cadre, le dessin est habile, les mouvements naturels; les contours intérieurs qui se détachent sur le fond noir des figures, indiquant les muscles, les plis des vêtements et les détails accessoires, sont tracés à la pointe avec une grande sûreté. La saillie donnée à quelques parties du corps, que l'on observe dans les meilleures peintures à figures noires et même dans les peintures à figures rouges de style sévère, n'a ici rien d'exagéré. Elle appartient au type de la statuaire des premiers siècles de l'art et répond à une conception particulière de la beauté virile qui paraît avoir été l'idéal de l'ancienne Grèce. On l'opposait encore, dans un temps où celle-ci avait produit ses chefs-d'œuvre, à la beauté plus molle dont les artistes trouvaient alors autour d'eux les modèles<sup>5</sup>.

La figure la plus remarquable est celle du Cyclope : son fin et pur profil, l'aisance et la noblesse de sa pose rappellent le style grandiose de la statuaire au temps de Phidias. Ce Polyphème, « semblable à un Dieu, » pour me servir de l'expression familière à Homère quand il parle des plus beaux mortels, n'est pas celui qu'on imaginerait d'après les descriptions des poètes, et dont aucun des vases dont il vient d'être parlé n'offre d'ailleurs le modèle. Si laid, si informe qu'en soit le dessin, les peintres s'y sont efforcés de

1. « Διασκευμὸν τινα. » Platonius, Περὶ διαφορῶν κωμωδιῶν, p. xi, ap. Kuster.

2. Ouvr. cité.

3. Raoul Rochette. *Monuments inédits*, pl. lxxv, 4, p. 349.

4. Heydemann, *Griech. Vasenbilder*, Berlin, 1870. pl.

viii, 2. Voy. d'autres monuments représentant le même fait. Overbeck, *Ouvrage cité*, p. 774 et s.

5. Aristoph., *Nubes*, v. 1014 et s. Cf. Kramer, *Ueber den Styl und Herkunft der bemalten Thongefesse*, p. 75; O. Jahn, *Beschr. der Vasensamml. in der Pinakothek zu München*, p. clx.

prêter au Cyclope au moins une figure humaine ; les soins donnés à la chevelure et à la barbe attestent même quelque préoccupation de la beauté. L'art de la Grèce a embelli tous les monstres. Il faut chercher ailleurs l'image effroyable décrite par les poètes. En Étrurie, dans un tombeau de Corneto<sup>1</sup>, connu sous le nom de *Tomba dell' Oreo* ou de *Grotta di Polifemo*, une peinture murale représente Polyphème comme un géant épais et lourd, à la tête hideuse, dont un œil rond, démesurément ouvert, remplit le front tout entier. Cette peinture se trouve placée à côté d'autres qui comptent parmi les meilleures qu'ait produites l'art étrusque quand il était tout imprégné du génie de la Grèce ; mais le génie de l'Étrurie ne répugnait pas autant à la laideur<sup>2</sup>.

En dehors de la peinture, il existe un certain nombre de monuments antiques, grecs, étrusques et romains, où Polyphème est figuré, soit avant, soit après le moment où il est aveuglé par Ulysse, saisissant un de ses compagnons pour le mettre en pièces et le dévorer, ou recevant le vin qui le doit enivrer, ou encore, lorsque les Grecs se sont échappés et s'éloignent sur leur vaisseau, debout à l'entrée de sa caverne, armé d'une pierre qu'il s'apprête à lancer sur eux. Dans tous ces monuments, il a l'apparence d'un homme de taille colossale, quelquefois ne dépassant pas la mesure humaine, et il n'est pas dépourvu de beauté ; sa physionomie est sauvage, mais non pas difforme. Il a ordinairement deux yeux comme les autres hommes. Il en a trois dans un groupe de marbre du Musée du Capitole<sup>3</sup>, c'est-à-dire qu'il a un troisième œil au milieu du front ; trois aussi dans une tête de marbre du Musée de Lyon<sup>4</sup>, un ouvert entre les sourcils, les deux autres indiqués seulement par des paupières. Mais, a-t-on dit<sup>5</sup>, ces monuments sont romains, et tous ceux qui offrent cette particularité d'un troisième œil appartiennent vraisemblablement à l'époque romaine ; on ne trouve le Cyclope, ni avec un troisième œil ni avec l'œil unique que lui donnent les poètes, dans aucun des monuments grecs de la plus ancienne époque, ni dans l'Étrurie même. La peinture du tombeau de Corneto qui a été rappelée plus haut prouve suffisamment le contraire ; toutefois, il paraît certain que les artistes grecs se sont de bonne heure écartés de la tradition qui représentait Polyphème laid et avec un seul œil, tandis que les poètes y restaient fidèles<sup>6</sup>.

Une transformation du type de Polyphème paraît s'être opérée à la fois dans l'art et

1. *Monum. de l'Inst.*, t. IX, p. xv. 7.

2. Arliti, *Illustrazione di un bassirilievo in marmo del R. Museo Borbonico*. Naples, 1827 ; Raoul Rochette, *Mon. inédits*, p. 346 et suiv., pl. LXXII, LXXIII, LXXV ; Brunn, *Urne étrusque*, pl. LXXXVI et LXXXVII ; Schlie, *Darstellungen des troisch. Sagenkreises*, p. 478 et s. ; Overbeck, *Bildwerke zum troischen Heldenkreis*, p. 760 et s.

3. *Museo Capitol. Stat.*, t. I, pl. LIX, p. 144 ; Clarac, *Musée de sculpt.*, pl. 838, n° 2091 ; Overbeck, *Galerie*, p. xxx, 49.

4. Millin, *Galerie mytholog.*, pl. CLXXIV, 631 ; Guigniaut, *Nouv. galerie mytholog.*, pl. CCLXXV, 843 a ; voy. aussi les planches de l'*Encyclopédie méthodique*, 1824, t. III, pl.

340, 4. D'autres têtes semblables sont aux Musées de Florence et de Turin ; Tischbein, *Homer*, *Odyss.*, vii ; Schorn, *Amalthea*, p. 467.

5. Raoul Rochette, *Our. cit.*, p. 351.

6. Hésiod. *Theog.*, 144 ; Théocrit., *Idyll.*, xi, 31 ; et Eustath, *Ad. Odyss.*, l. 69, p. 4392, 35 ; et ix, 182, p. 4622, 48 ; Virg. *Aen.* iii, 658, et Servius, *ad h. l.* ; Ovid., *Métamorph.*, xiii. Cette contradiction des œuvres de l'art et de la poésie semble avoir exercé la critique dès l'antiquité. D'après une scholie de Venise sur le vers 389 du chant ix<sup>e</sup> de l'Odyssée. les Cyclopes d'Homère étaient des hommes ayant leurs deux yeux, et Polyphème en avait perdu un par accident.

dans la poésie lorsque la fable sicilienne du Cyclope amoureux de la nymphe Galatée eut été introduite dans le dithyrambe par le poète Philoxène de Cythère, au temps même où Euripide mettait son Cyclope sur la scène. Il fallait bien rendre le monstre inoffensif dès qu'il était capable de ressentir de l'amour et pouvait espérer d'en inspirer à son tour, et ne lui laisser de laidur que ce qu'il était nécessaire pour expliquer son amour dédaigné et sa fureur contre un rival heureux. Ce n'est plus le mangeur d'hommes de l'Odyssée, le « *monstrum horrendum, informe, ingens* » que Virgile a peint d'après Homère. Cependant, chez Théocrite<sup>1</sup>, qui a donné à la légende nouvelle toute sa perfection, il n'a qu'un œil et « son épais sourcil s'étend sur son front de l'une à l'autre oreille, son long nez descend sur sa lèvre », lui seul, il peut admirer « sa barbe, son unique prunelle, ses dents qui brillent, blanches et polies comme le marbre de Paros »<sup>2</sup>.

Le poète se raille du géant qui se mire avec complaisance dans la mer tranquille et s'écrie : « Je n'ai pas un si laid visage. » Dans les œuvres de l'art il n'est pas laid, en effet. Un bas-relief de la villa Albani<sup>3</sup> nous le montre sous les traits d'un lourd paysan aux cheveux et à la barbe touffus, mais l'œil qu'il a au milieu du front est sa seule difformité, car les artistes ne se dispensent plus de reproduire ce trait caractéristique, comme leurs devanciers du bel âge ; il chante en s'accompagnant avec une lyre rustique, et c'est l'Amour en personne qui vient lui parler de Galatée. Dans une peinture de la maison de Livie<sup>4</sup>, au Palatin, il est représenté comme un vigoureux adolescent encore sans barbe et sa chevelure est d'un blond clair ; l'Amour le mène en laisse au moyen de rênes passées autour de son cou. Tel il paraît dans les peintures de Pompéi et d'Herculanum<sup>5</sup> et en général dans les monuments de l'époque romaine<sup>6</sup>, qu'il n'est pas sans doute nécessaire d'énumérer et de décrire ici à propos de l'œnochoé du Louvre et de son Polyphème endormi dont on ne voit qu'une paupière abaissée.

E. SAGLIO.

1. *Idyll.*, xi, 32.

2. *Idyll.*, vi, 34. Voy. aussi Ovide, *Metam.*, xiii, qui mêle sans goût et sans choix la fable homérique et la fable sicilienne, et Philostrate, *Imag.*, ii, 48.

3. Winckelmann, *Monum. inéd.*, 36 : Zoega, *Bassirilievi ant.*, pl. 57.

4. *Revue archéol.*, 1870, I, pl. xx.

5. Helbig, *Wandgemälde*, n° 4042-1053 ; *Annal. de l'Inst.*, 1879, pl. II ; cf. O. Jahn, *Arch. Beiträge*, p. 444 et

s. ; Helbig, *Symbola philol. Bonnens. in honorem Rietschelii*, p. 361 et s. ; Bougot, *Philostrate l'ancien*, p. 444.

6. Rappelons aussi le remarquable bas-relief trouvé en 1877, actuellement au Musée du Capitole (*Bullet. della commiss. archeol. comunale*, 1878, pl. x, p. 142), où l'on voit les Cyclopes ouvriers de Vulcain avec trois yeux. En général, dans les monuments qui représentent les Cyclopes forgerons, rien ne les distingue des autres hommes.





ULYSSE ET POLYPHÈME.

Vase grec du Musée du Louvre

